

Jacqueline Susann

LA VALLÉE DES POUPÉES

Roman

*Nouvelle traduction de l'anglais
par Michèle Lévy-Bram*

Titre original : *Valley of the Dolls*
Publié dans sa version originale par Grove Press Books

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Jacqueline Susann, 1966

© Presses de la Cité, 2014 pour la traduction française

ISBN 978-2-258-10744-1

Presses
de
la Cité

un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

*A Josephine, assise à mes pieds, persuadée
que j'écrivais une suite¹*

Et surtout à Irving

1. L'auteur avait publié précédemment un livre intitulé *Every Night, Josephine!*, consacré à son caniche. (Note de l'éditeur.)

Il faut gravir le mont Everest
Pour découvrir la Vallée des Poupées.
Une ascension rude jusqu'à la cime.
Beaucoup l'ont tentée, peu l'ont réussie.
On ignorait ce qu'on verrait du sommet,
Mais on n'imaginait pas ce sombre ravin.
On attendait l'ivresse, ce fut le déboire.
Trop haut pour entendre les acclamations
De la foule massée pour saluer l'exploit,
Et plus rien à gravir, c'est le bout du chemin.
La solitude est un sentiment envahissant.
On étouffe dans cette atmosphère raréfiée.
On a réussi, on vous croit un héros,
Mais c'était plus amusant en bas, car
Au début, c'était l'espoir, les rêves fous,
On ne voyait que le but à atteindre.
Personne ne vous avait mis en garde
Contre la Vallée des Poupées.
On se retrouve meurtri, sourd, aveuglé,
Trop épuisé pour savourer la victoire.

Anne Welles n'avait jamais eu l'intention
De relever le défi.
Néanmoins, elle mit un pied devant l'autre,
Toujours plus haut,
« Ce n'est pas suffisant, je cherche autre chose ».
Et quand elle rencontra Lyon Burke,
Il était trop tard pour faire demi-tour.

Préface

Contrairement à certaines lubies qui semblent une bonne idée sur le moment mais se révèlent à la réflexion de purs enfantillages – les suçons et le trotskisme, par exemple –, certains livres résistent au temps. En particulier les livres interdits, ceux qu'on a lus à onze ou douze ans, clandestinement, sous les couvertures, pour échapper à la vigilance sourcilleuse de maman, et qu'on relit adulte, retrouvant, intact, le plaisir de savourer une excellente histoire injustement dépréciée. Pour les générations précédentes, ce furent *Ambre* et *Peyton Place*¹. Pour la mienne, celle des filles chanceuses arrivées à l'âge de la maturité (ou du moins à celui de la masturbation) à l'orée des incandescentes années soixante et soixante-dix, ce fut *La Vallée des poupées*.

Tout d'abord, quel titre ! Comme *Lolita* ou *De Grandes Espérances*, ces quatre mots imprimés sur la jaquette d'ouvrages en piles impressionnantes allaient projeter une ombre géante sur la langue anglaise, enrichir l'argot du xx^e siècle, ce morse moderne immédiatement intelligible pour les millions de personnes qui n'avaient même pas entendu parler du livre.

Les « poupées » du titre, dans le langage codé du show-biz, font référence aux tranquilisants, excitants et somni-

1. Paru en 1956, ce roman américain de Grace Metalious sera réédité aux Presses de la Cité en avril 2015. (*Note de l'éditeur*)

fères qui aident les trois jeunes héroïnes – un mannequin, une chanteuse et une actrice doublée d'un sex-symbol – à tenir le coup sur le chemin semé d'embûches conduisant au sommet de leur profession. Dans l'imaginaire collectif, lesdites poupées sont les femmes elles-mêmes, tellement liées au sexe, à l'argent et à la réussite qu'on en vient à les identifier à un stupéfiant grisant et inhabituel. Ce phénomène subsiste ; il n'y a qu'à feuilleter les magazines people d'aujourd'hui. Les yeux de Carmen Electra, la bouche d'Angelina Jolie et les courbes voluptueuses de Jennifer Lopez en sont le calque. Des femmes tout à la fois déesses et fragiles mortelles.

La Vallée des poupées peut être perçue comme la quintessence de l'histoire amusante et trash d'un monde de parvenus, dotée d'une dimension humaine – trois décennies de potins mondains distillés en un seul gros volume. Mais on peut la voir aussi comme un document présentant un intérêt culturel, publié certes en 1966, mais couvrant la période de l'immédiat après-guerre, riche d'un espoir nouveau, jusqu'au désenchantement et au frémissement des années soixante, annonciateurs d'un nouveau cataclysme. Kierkegaard disait que la vie ne pouvait être vécue qu'en avant, et comprise à rebours. On s'est souvent servi de cette maxime pour conférer rétrospectivement à des babioles culturelles sottes et frivoles une importance qu'elles n'avaient pas – la minijupe, la poupée Barbie, etc. Mais la portée et le poids de la boule à facettes réfléchissantes qu'a lancée Jacqueline Susann nous atteignent encore aujourd'hui au plexus.

Il est significatif que ce livre ait été écrit par un spécimen rare : un écrivain libre de ces contraintes qu'exerce une éducation poussée. A dix-huit ans, Jacqueline Susann, qui n'est pas particulièrement brillante ni séduisante, quitte son lycée de Philadelphie pour devenir actrice à New York. L'expérience a dû être suffisamment éprouvante pour la laisser les nerfs à vif, dépitée et insatisfaite – l'état adéquat pour lancer

sa bombe romanesque. Elle l'a fait sans se soucier de la critique ni de ses pairs – seulement de son lectorat. Son livre, Dieu merci, n'est donc pas un roman féministe des années soixante dans la tradition de ce chœur de pleureuses remontrées à bloc et peu soucieuses de leur apparence – Doris Lessing, Margaret Drabble et Edna O'Brien – qui, tout comme Jacqueline Susann, prennent pour personnages des filles ambitieuses aux prises avec des hommes destructeurs et une société qui ne l'est pas moins.

Jacqueline Susann se démarquait par son panache et son naturel exceptionnels. Elle était aussi dépourvue du côté mondain, revenu de tout, d'une Jean Rhys ou d'une Françoise Sagan, dont les héroïnes dissipées finissent brûlées sur le bûcher des illusions romantiques. Non, il y a dans l'écriture de Jacqueline Susann de la colère, un refus de sacrifier au bon goût en utilisant l'ironie et la distance comme un pare-feu destiné à contenir la flamme de son indignation devant ce qui est devenu un cliché : le fait que les femmes ne valent que pour leur beauté, forcément passagère, achetées et vendues comme de jeunes génisses exhibées dans les foires au bétail du monde du spectacle, puis mises à la réforme quand elles commencent à illustrer la loi de la pesanteur. Les hommes exerçant le même métier, en revanche, sont jugés sur la somme de leurs parties plutôt que sur leurs « parties », en somme.

Les héroïnes de *La Vallée des poupées* ne sont pas féministes au sens historique du terme, pour la bonne raison qu'entre 1945 et 1965 la chose n'existait pas. Rappelez-vous : les filles qui voulaient prendre de l'altitude, professionnellement parlant, devenaient hôtesse de l'air. Mais, comme le démontre Jacqueline Susann, même lorsque ces courageuses réussissent à récolter gloire et fortune, elles ne s'épanouissent pas, car le rapport de forces n'est pas en leur faveur. De surcroît, ce n'est pas l'ambition qui fait leur malheur : leurs mères, des femmes au foyer qui réprouvent leur dynamisme et pensent qu'on ne s'élève dans l'échelle sociale

qu'en faisant un « beau mariage », sont dépeintes comme des êtres sans joie ou des parasites dévorés d'amertume. Quant aux hommes du livre, on ne peut pas franchement dire qu'ils ont le beau rôle – pas même Lyon Burke le bien nommé¹, l'étalon de service, dont la façon de traiter Anne donne la nausée. Disons que la plupart des héros du roman sont d'infects tyrans doublés de lâches.

Dans le monde de Jackie, les femmes « bien » ne sont pas récompensées. Deux de ses héroïnes, ces beautés irréprochablement féminines et dépourvues de malignité que sont Jennifer et Anne, connaissent une fin peu enviable. Elles sont déchirées, dans leur esprit ou dans leur corps ; l'une quitte la scène, l'autre se résigne, leurs rêves de jeunesse brisés sur l'écueil d'une sexualité mâle destructrice, telle que l'auteur la conçoit. La troisième, Neely, le « monstre », pas vraiment belle, teigneuse, égoïste, indisciplinée, s'en sort mieux (si l'on veut), grâce à sa fidélité à elle-même qui lui permet, chaque fois qu'elle est « finie », de renaître de ses cendres. Un message moderne et culotté : « Les types vous plaquent, vous devenez moche, vos enfants grandissent et s'en vont, toutes vos illusions tournent à l'aigre ; ne vous reste plus qu'une chose sur laquelle compter : vous-même, et votre talent. » Rafraîchissant, le message, à notre époque où la maternité béate est devenue un spectacle comme un autre (cf. Madonna et ses sœurs du showbiz). Pitoyable.

Semblable à nombre d'autres divertissements grand public, *La Vallée des poupées* est une critique du rêve américain plus efficace que bien des entreprises ouvertement « subversives ». La série *Dallas* montrait la corruption du monde des affaires, sa pourriture foncière. De même, *La Vallée des poupées* s'attaque longuement, féroce-ment, à la

1. En anglais, le verbe burke signifie « étouffer ». La prononciation anglaise de son nom se prêterait aussi à l'emploi de l'interjection « beurk ! ». (*Note de la traductrice*)

« magie » du show-business, à son côté clinquant. Broadway, Hollywood, les cabarets new-yorkais et les films européens « d'art et d'essai » sont en réalité des arènes où les femmes s'entre-déchirent pour obtenir un rôle ou un contrat de mannequin. Bien sûr, telle la presse à sensation, Jacqueline Susann dans son roman veut le beurre et l'argent du beurre, mais il lui en reste tout de même assez pour barbouiller la vilaine face de cette institution qu'est le monde du spectacle.

L'Amérique est un pays où la licence extrême et une incurable pudibonderie forment un couple improbable. Avant Jacqueline Susann, Cecil B. DeMille exhibait des montagnes de chair nue en précisant que cette viande concrétisait Sodome et Gomorrhe ; puis il s'empressait de la refroidir en exterminant tout le monde. De même, Jacqueline Susann s'est assurée que la poursuite du plaisir exposait inexorablement aux affres de la douleur. Qu'importe, son livre était toutefois très osé pour les années soixante. Sa description « grand public » d'une pénétration anale m'a laissée songeuse des années durant. Si elle applique parfois à la truelle ces couches d'effets délétères que sont les préférences hédonistes en tout genre, son livre garde néanmoins sa force ; son intégrité, par ailleurs, est d'autant plus convaincante qu'elle ne doit rien à la préméditation. Depuis quarante-sept ans, on essaie de châtrer, voire d'éliminer cet ouvrage en le dépréciant : vulgarité affectée, kitsch sont les termes le plus couramment employés. *La Vallée des poupées* demeure cependant un livre courageux, audacieux, emporté et, oui, féministe. De surcroît, le plaisir qu'on obtient en le lisant est délivré sans ordonnance.

Julie Burchill

Née en 1959, Julie Burchill est romancière et chroniqueuse pour la presse britannique.

ANNE

Septembre 1945

La température frisait les trente-trois degrés le jour de son arrivée. New York fumait, tel un furieux animal de béton piégé par une vague de chaleur hors de saison. Cette étuve ne la gênait pas davantage que les détritiques qui jonchaient le champ de foire dénommé Times Square. Pour elle, New York était la ville la plus exaltante du monde.

La fille du bureau de placement sourit.

— Ah ! Vous tombez à pic. Même sans expérience. Toutes les secrétaires compétentes en quête de bons salaires sont parties travailler pour la Défense nationale. Mais, parole d'honneur, mon chou, si j'avais votre physique, je foncerais chez John Powers, ou Conover.

— Qui sont-ils ?

— Des directeurs d'agences de mannequins. J'adorerais faire ce métier, mais il me manque vingt centimètres, sans parler de mes vingt kilos en trop. Vous, en revanche, vous êtes leur type.

— Je crois que je préfère travailler dans un bureau.

— Libre à vous, mais vous êtes dingue.

Elle tendit à Anne plusieurs annonces et des imprimés à remplir.

— Tous sont de bons filons, mais commencez par Henry Bellamy. C'est une huile du barreau spécialisée

dans le monde du spectacle. Sa secrétaire vient tout juste d'épouser John Walsh.

Anne ne bronchant pas, la fille ajouta :

— Ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu parler de John Walsh, le réalisateur ! Il a remporté trois oscars et je viens de lire qu'il a réussi à sortir Garbo de sa retraite pour la diriger lors de son grand retour à l'écran.

Le sourire d'Anne informa son interlocutrice qu'elle n'oublierait jamais John Walsh.

— Maintenant que le décor est planté, vous avez une idée des gens que vous allez rencontrer, poursuivit la fille. Bellamy & Bellows, c'est un gros cabinet, avec des clients importants. Quant à Myrna, la secrétaire qui a épousé John Walsh, question allure, vous la laissez sur place. Vous allez vous en dégoter un vite fait.

— Un quoi ?

— Un homme. Peut-être même un mari.

La fille examina le formulaire de demande d'emploi d'Anne.

— Au fait, vous êtes d'où, au juste ? Vous êtes sûre que c'est en Amérique ?

— Ça s'appelle Lawrenceville, fit Anne en souriant. C'est au tout début de la péninsule de Cape Cod, à une heure de train de Boston. Et si j'avais voulu un époux, je serais restée là-bas. A Lawrenceville, on se marie sitôt les études terminées. Moi, j'aimerais travailler un peu avant.

— Et vous avez quitté un lieu pareil ? Tout le monde ici cherche un mari, moi comprise. Vous pourriez peut-être m'expédier dans ce paradis avec une lettre de recommandation...

— Vous voulez dire que vous épouseriez n'importe qui ? demanda Anne, intéressée.

— Pas n'importe qui au sens strict, seulement celui qui m'offrirait un chouette manteau de castor, une domestique à mi-temps et la possibilité de dormir tous les jours jusqu'à midi. Les types que je fréquente me

poussent à garder mon job, tout en voulant que je sois une sorte de Carole Landis retenant son déshabillé vaporeux d'une main et leur mijotant de bons petits plats de l'autre.

Anne rit. La fille ajouta :

— Bon, vous jugerez par vous-même. Il vous suffit de sortir avec un de nos Roméos new-yorkais. Je vous parie que vous sauterez dans le premier train pour Lawrenceville. Mais n'oubliez pas de passer me prendre sur le chemin de la gare.

Elle ne retournerait jamais à Lawrenceville. Elle n'avait pas seulement quitté Lawrenceville, elle l'avait fui. Fui le mariage avec quelque garçon sérieux de Lawrenceville, issu de ce milieu qui valorisait le sérieux et l'ordre – celui de sa mère et de la mère de sa mère. Leur vie réglée, leur maison impeccable. Une maison que se transmettait depuis plusieurs générations une famille type de Nouvelle-Angleterre, cuirassée contre des émotions sans usage, corsetée par cette cliquetante armure d'acier qu'on appelle les « bonnes manières ».

« Anne, une dame ne rit pas aux éclats. » « Anne, une dame ne pleure jamais en public. — Mais il n'y a pas de public, maman, puisque nous sommes chez nous, à la cuisine. — Pleurer en privé, c'est pleurer seule, Anne. Tu n'es plus une enfant, tu as douze ans. Et tante Amy est assise avec nous. Va dans ta chambre. »

D'une certaine façon, Lawrenceville l'avait poursuivie à Radcliffe, cette « annexe » féminine de Harvard. Oh, il y avait des filles qui riaient et pleuraient, qui cancanèrent, qui acceptaient tout naturellement les hauts et les bas de la vie. Mais elles ne l'avaient pas admise dans leur groupe. C'était comme si Anne portait un écriteau *Attention, glaçon. Inabordable, incurablement « Nouvelle-Angleterre »*. Elle s'était réfugiée dans la littérature, découvrant un schéma qui se reproduisait : pratiquement tous les écrivains qu'elle lisait avaient fui leur ville de

naissance. Hemingway se partageait entre l'Europe, Cuba et les Bahamas. Le pauvre et talentueux Fitzgerald avait vécu à Paris et sur la Riviera. Et même Sinclair Lewis, pourtant rougeaud et adipeux, avait trouvé aventures et vie facile en Europe.

Il fallait échapper à Lawrenceville, c'était aussi simple que ça ! Elle prit sa décision lors de sa dernière année d'université, l'annonçant à sa mère et à sa tante Amy au cours des vacances de Pâques.

— Maman, tante Amy, une fois mon diplôme en poche je veux partir pour New York.

— Horrible endroit pour prendre des vacances.

— Non, pour m'y installer.

— Tu en as discuté avec Willie Henderson ?

— Non. Pour quoi faire ?

— Eh bien, comme on vous voit toujours ensemble depuis vos seize ans, tout le monde se figure que...

— Voilà, c'est exactement ça Lawrenceville. On se figure tout et n'importe quoi.

— Anne, n'élève pas la voix, s'il te plaît, la corrigea sa mère. Willie Henderson est un garçon bien. Je suis allée à l'école avec ses parents.

— Et alors ? Je ne l'aime pas.

— Comment pourrait-on aimer un homme ? commenta tante Amy.

— Toi, maman, tu n'as pas aimé papa ? demanda Anne d'un ton presque accusateur.

— Bien sûr que si, je l'ai aimé, répondit sa mère, irritée, mais ce que tante Amy veut dire, c'est qu'un... mur d'incompréhension sépare les hommes et les femmes. Ton père, par exemple, était impénétrable, impulsif, et porté sur la boisson. S'il avait épousé une autre que moi, il aurait mal fini.

— Je ne l'ai jamais vu boire, dit Anne.

— Bien sûr que non. C'était la prohibition, et je ne laissais pas une goutte d'alcool entrer dans la maison. Je lui en ai fait passer l'habitude avant même qu'il la prenne. Au début, il était enclin à faire les quatre cents coups. Sa grand-mère était française, tu sais.

— Les Latins sont terriblement impulsifs, renchérit tante Amy.

— Papa ne l'était absolument pas !

Anne se dit soudain qu'elle aurait voulu mieux le connaître. Tout cela semblait si loin... Elle avait douze ans le jour où il était tombé, ici, dans la cuisine. Il s'était affaissé doucement sur le carrelage et était mort sans un mot, avant l'arrivée du médecin.

— Tu as raison, Anne. Ton père était un homme calme et réfléchi. Un honnête homme, de surcroît. N'oublie pas que sa mère était une Bannister. Ellie Bannister a fait toutes ses études avec la mienne.

— Est-ce que tu l'as vraiment aimé ? Je veux dire, quand un homme qu'on aime vous prend dans ses bras et vous embrasse, ce doit être merveilleux, non ?

— Malheureusement, embrasser n'est pas tout ce qu'un époux attend après le mariage. Et toi... tu as embrassé Willie Henderson ? l'interrogea sa mère avec une pointe d'hésitation.

Anne fit la grimace.

— Oui, quelques fois.

— Et ça t'a plu ?

— J'ai détesté. Il avait la bouche molle, baveuse, et une haleine chargée.

— Tu as embrassé d'autres garçons ?

Anne haussa les épaules.

— Oui, tu vois, dans les surprises-parties, un baiser infligé comme gage dans les jeux de société. Du coup, j'ai dû embrasser la plupart des garçons de la ville, mais j'ai toujours trouvé ça dégoûtant. Je crois qu'il n'en existe pas un seul qui sache embrasser dans tout Lawrenceville.

Elle sourit, et sa mère retrouva sa bonne humeur.

— C'est parce que tu es une fille bien élevée que tu n'aimes pas ça, Anne.

— Oh, maman, je ne sais ni ce que j'aime, ni qui je suis. Voilà pourquoi je veux aller à New York.

— Tu as cinq mille dollars à ta disposition. Ton père te les a laissés pour que tu les utilises comme tu l'entends. Quand je mourrai, tu auras bien davantage. Nous ne sommes pas aussi riches que les Henderson, mais nous sommes très à l'aise, et très respectés. Je voudrais pouvoir me dire que tu reviendras t'installer ici, dans cette maison où ma mère est née. Willie voudra peut-être ajouter une aile – il y a tellement de terrain –, mais au moins, tu seras chez toi.

— Maman, je n'aime pas Willie Henderson !

— L'amour tel que tu l'imagines n'existe que dans les romans de gare et les mauvais films. L'amour, c'est se tenir compagnie, avoir les mêmes amis, les mêmes intérêts. Pour toi, cela a une connotation sexuelle, mais, jeune fille, en admettant qu'il y ait une attraction de ce type, elle ne dure pas très longtemps après le mariage – effet de lassitude, en général. Ou perte d'enthousiasme de la jeune épouse quand elle a compris de quoi il retourne. Cela dit, va à New York. Je ne te mettrai pas de bâtons dans les roues. Je suis sûre que Willie t'attendra. Mais crois-moi : au bout de quelques semaines, tu reviendras à la maison, trop heureuse de quitter cette sale ville.

Sale, elle l'était, et effroyablement surpeuplée. A Broadway, elle se trouva prise dans une cohue de marines et de soldats de l'armée de terre en goguette, hypernerveux, qui la déshabillaient d'un regard avide. Régnait une sorte de fièvre de fin de guerre. Anne sentait cette tension, qu'elle trouvait électrisante après la Nouvelle-Angleterre, son air pur et son ennui mortel. Tant pis pour les trot-

toirs défoncés, l'humidité et le sentiment d'étrangeté. L'homme mal rasé qui avait retiré la pancarte « A louer » de la fenêtre après avoir encaissé une semaine de loyer d'avance évoquait à Anne Mr. Kingston, le facteur de Lawrenceville, en plus chaleureux.

« La chambre n'est pas terrible, avait-il admis en souriant, mais le plafond est haut, et vous aurez de l'air. Je serai toujours là pour réparer ce qui doit l'être. Vous n'avez qu'à demander. »

Elle avait senti qu'il la trouvait sympathique, et c'était réciproque. Elle aimait cette façon qu'avaient les New-Yorkais de prendre les gens tels qu'ils se présentaient. C'était comme si tout le monde venait de naître, libre de cet héritage, assumé ou non, qu'est le passé.

Elle se tint un moment devant les imposantes portes vitrées gravées de l'inscription *Bellamy & Bellows*, espérant recevoir de la part de l'avocat un accueil tout aussi favorable.

Henry Bellamy n'en croyait pas ses yeux. Cette fille était un rêve – une des plus belles qu'il eût jamais vues, et il s'y connaissait. Pas de chaussures à semelles compensées, ni l'extravagante coiffure à coque en vogue à l'époque. Ses cheveux retombaient librement autour de son visage, et leur blond clair semblait naturel. Mais c'étaient surtout ses yeux qui le déstabilisaient : ils étaient bleus, d'un bleu céleste mais glacial.

— Pourquoi souhaitez-vous ce travail, miss Welles ?

Merde, il était mal à l'aise. Il avait pourtant le droit d'être curieux, non ?

Vêtue de lin sombre, elle ne portait aucun bijou à part une petite montre discrète. Il y avait cependant chez elle quelque chose suggérant qu'elle n'avait pas besoin de travailler.

— Je veux vivre à New York, monsieur.

Une réponse claire, sans fioritures. Henry Bellamy avait le sentiment de se mêler de ce qui ne le regardait pas. C'était le monde à l'envers ! Il était le patron, mais se voyait comme un postulant s'efforçant de faire bonne impression sur elle.

Paradoxalement, s'il lui facilitait trop la tâche, elle risquait de refuser le poste. Elle n'était pourtant pas venue prendre le thé ! Il parcourut du regard le formulaire fourni par l'agence.

— Vous avez vingt ans et une licence d'anglais. Radcliffe, hein ? Mais aucune expérience du secrétariat. Alors, dites-moi, à quoi va vous servir votre éducation sélecte dans ce bureau ? En quoi m'aidera-t-elle à dompter cette garce de Helen Lawson ou à obliger ce pochard invétéré de Bob Wolfe à rendre en temps voulu son communiqué radiophonique hebdomadaire ? Ou à convaincre quelque pédale chantante de quitter le cabinet Johnson Harris à mon profit ?

— Suis-je censée m'occuper de tout cela ?

— Pas vous, mais moi, avec votre aide.

— Je vous croyais avocat.

Il la vit rassembler ses gants. Il produisit alors son sourire le plus charmeur.

— Je le suis, mais j'opère dans le milieu du spectacle. C'est différent. Disons que je suis le manager de mes clients. Je dresse leurs contrats, qui doivent être sans faille, sauf en leur faveur bien sûr. Je m'occupe aussi de leurs impôts, je les aide à investir leur argent, je les sors de tous les pétrins possibles et imaginables, j'arbitre leurs problèmes conjugaux, veille à tenir séparées leurs femmes et leurs maîtresses, joue les parrains pour leurs enfants et les nounous pour eux, surtout quand ils rodent un nouveau show.

— Je croyais que les acteurs et les écrivains avaient des imprésarios et des agents.

— C'est le cas.

Il remarqua que les gants avaient regagné leur place sur les genoux.

— Mais mes clients sont des géants du spectacle, ils ont besoin de mes conseils en sus. Un agent qui touche ses dix pour cent les poussera à accepter les contrats les plus juteux. Moi, en revanche, je leur conseille ceux de nature à servir leur carrière. En bref, je suis tout à la fois leur agent, leur mère et Dieu. Si vous obtenez le job, vous serez leur sainte patronne.

Anne sourit.

— Alors, pourquoi les juristes comme vous ne remplacent-ils pas les agents ?

— Nous le ferions, en admettant qu'il y ait assez de *schmucks* comme moi.

Il se reprit vite.

— Excusez ce langage. Quand je suis remonté, je ne me contrôle plus.

— Quel langage ? *Schmucks* ?

Le mot, sorti d'une bouche de jeune fille, le fit rire.

— C'est un terme yiddish pas très poli. Mais on l'emploie maintenant aussi pour désigner la drogue. Oh, ne vous laissez pas prendre au patronyme chic de Bellamy, il est d'emprunt ; ni à mon visage épiscopalien, c'est un simple accident de la nature. Je suis juif, né Birnbaum, et je ne laisse jamais personne ignorer que sous Bellamy il y a Birnbaum. Voilà, je vous ai brossé le tableau. Quand commencez-vous ?

Elle sourit. Un vrai sourire, spontané, cette fois.

— Je tape correctement à la machine, mais je n'ai pas appris la sténo.

— Aucune importance. Des sténodactylos, j'en ai déjà deux, des perles. J'ai besoin de quelqu'un qui soit plus qu'une secrétaire.

Le sourire s'effaça.

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

Bon sang, la gaffe ! Il écrasa sa cigarette dans le cendrier et en alluma une autre. Elle était assise toute raide sur sa chaise. Inconsciemment, il se redressa.

— Ecoutez, miss Welles, être plus qu'une secrétaire, c'est ne pas coller à la routine neuf heures/dix-sept heures. De fait, c'est une assistante personnelle qu'il me faut. Certains jours, vous n'arriverez qu'à midi si je vous ai fait travailler la veille au soir. D'autre part, quand on sera à la bourre, même si vous avez travaillé jusqu'à quatre heures du matin, vous viendrez faire l'ouverture, car c'est vous qui l'aurez décidé. En d'autres termes, vous gèrerez votre emploi du temps. Mais il vous faudra être disponible certains soirs.

Silence. Il reprit en hâte :

— Par exemple, je dois dîner au 21 Club avec un client potentiel que je cherche à attirer dans mes filets. Je serai obligé de boire six ou sept verres avec lui et de l'écouter se plaindre de son imprésario actuel. Bien évidemment, je lui jure de ne pas faire les mêmes bourdes. En gros, je lui promets la lune, surmontée de son nom écrit au néon, une promesse que je ne pourrai pas tenir – personne ne le pourrait. Mais le lendemain, j'aurai tout oublié de ce que je lui ai dit. C'est là que vous intervenez. Vous n'aurez pas la gueule de bois, car vous n'aurez bu qu'un seul xérès, que vous aurez fait durer. Vous n'oublierez rien et dresserez une liste de mes promesses. Je pourrai les étudier quand j'aurai de nouveau l'esprit clair.

— Je serai donc une sorte de Dictaphone humain ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Exactement. C'est dans vos cordes ?

— J'ai une excellente mémoire et je déteste le xérès.

Cette fois, ils rirent ensemble.

— Parfait, Anne. Vous commencez demain ?

Elle hocha la tête.

— Devrai-je aussi travailler pour Mr. Bellows ?

Les yeux dans le vide, il répondit très doucement :

— Il n'y a pas de Mr. Bellows. Il y a bien George, mais George n'est pas le Bellows de notre raison sociale. C'était Jim, son oncle, à qui j'ai racheté sa part avant qu'il ne parte se battre, ce dont j'ai essayé en vain de le dissuader. Il est allé à Washington et en est revenu avec un uniforme de la marine et un ordre de service. Il avait cinquante-trois ans, c'est trop vieux pour faire la guerre, mais trop jeune pour mourir, conclut-il avec un soupir.

— Il a été tué en Europe, ou dans le Pacifique ?

— Il est mort d'une crise cardiaque dans un sous-marin, l'imbécile.

Ce ton bourru n'était qu'une façon pudique de proclamer son affection pour son associé. Retrouvant brusquement sa bonne humeur, il sourit à sa nouvelle recrue.

— Bon, Anne, je crois que nous avons assez parlé de nous. Pour débiter, je peux vous offrir soixante-quinze dollars par semaine. Ça vous va ?

C'était plus qu'elle n'espérait. Sa chambre lui en coûtait dix-huit, sa nourriture, une quinzaine. Elle lui dit que ça lui allait.

Octobre 1945

Septembre avait été un bon mois. Elle avait trouvé un travail qui lui plaisait, une amie prénommée Neely, et un chevalier servant du nom d'Allen Cooper.

Octobre lui offrit Lyon Burke.

La réceptionniste et les deux autres secrétaires l'avaient adoptée sur-le-champ. Elle déjeunait avec elles au drugstore du coin. Lyon Burke était leur sujet de conversation préféré. Miss Steinberg, la plus âgée, était l'experte en la matière. Etant depuis une décennie dans la boîte, elle était la seule à l'avoir connu. Il travaillait avec Henry Bellamy depuis deux ans quand la guerre avait éclaté. Lyon